

HENRY DE LA TOMBELLE



A LA MÉMOIRE

DE

MON PÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

HENRY DE LA TOMBELLE



A LA MÉMOIRE

DE

MON PÈRE

13 et 16 août 1928.

Le cercueil que portaient six serviteurs robustes
Franchit le pont-levis et traversa la cour.
Ses angles durs blessaient les six épaules frustes,
Et six porteurs nouveaux le prirent à leur tour.
Pour la dernière fois on vit passer le maître
Sous les vastes ormeaux et les vieux marronniers ;
Il semblait diriger encor les voix des prêtres
Qui chantaient dans la paix du jour ensoleillé.
Lentement Il allait vers la modeste église
Qu'abritent ses noyers et borde son jardin,
L'église dont ses mains dessinèrent la frise
Et dont la cloche grave aura clos son destin.
J'entends encor, très doux dans la chapelle noire,
L'harmonium tenu par le disciple aimé,
Fils des jours de douleur, frère des jours de gloire,
Honorant aujourd'hui son maître inanimé.
Deux amis du défunt, à l'autel, sur la tombe,
Evoquèrent Celui que chérissent les dieux,
Dont l'art eut des blancheurs mystiques de colombe
Et l'esprit des clartés chaudes comme des feux ;
Puis dans le cimetière aux pauvres sépultures,
Mon père alla dormir, las de ces temps bruyants,
Parmi ses vieux fermiers dont il aimait l'allure,
L'accueil vif, l'âtre noir et le pain croustillant.

Il fallut peu de temps au Sort ainsi qu'aux hommes
Pour enfouir ce cœur que j'ai tant vénéré ;

Le temps de découvrir le lit pour le grand somme,
Le temps court d'un cortège et d'un *Dies iræ*.
Deux jours avant de rendre à Dieu son âme haute,
Mon père était passé près de ces humbles croix ;
Il s'était promené le long de cette côte,
Il avait regardé ces maisons et ces bois.
On eût dit qu'il voulait, dernier pèlerinage,
Revoir tout son domaine et parler à ses gens,
Contempler les sous-bois et les doux paysages
Que la Dordogne clôt de sa boucle d'argent.
Des chemins qui n'avaient, depuis dix ans peut-être,
Vu son pied se poser sur leur épais terreau,
Eurent, en ces soirs d'Août, la visite du maître
Qui marchait lentement autour de son château.

Une femme était là, semblant pour lui créée.
Elle le soutenait, bien que faible elle aussi ;
Et ma vue à leur groupe était habituée,
Je n'imaginai pas la chaîne dénouée,
Qu'il m'apparût sans elle et qu'elle allât sans lui.

Elle était arrivée, une nuit très lointaine,
Dans le Paris obscur du vieux temps des chevaux
Et se souvient toujours du fiacre qui la mène,
Par des quartiers déserts puis le long de la Seine
Vers l'hôtel luxueux de ses maîtres nouveaux.

Il y a de cela quarante-deux années.
Six fois elle vit naître, et vit mourir cinq fois.
Vigilante fourmi de notre maisonnée,
Son âme, un demi-siècle, y fut enracinée ;
Elle en chérit les cœurs, elle en fleurit les croix.

Son sort fut de veiller au chevet des malades,
D'instruire et d'élever quatre enfants tour à tour,
De partager leurs jeux, et, mère et camarade,
De déridier leurs fronts quand ils étaient maussades,
De soulager leurs cœurs quand ils étaient trop lourds.

Il lui restait encore à consacrer son être
Au plus cher des vieillards, au plus doux des mourants.
Ses forces déclinaient en soutenant l'ancêtre,
Et lui, la sentant là, goûtait un tel bien-être
Qu'il gardait apaisés ses beaux traits en souffrant.

Mais le mal l'épiait comme un loup qui s'avance,
Et mon père mourut sous ses soins maternels.
Alors, le cri perçant de la désespérance
De cette nuit d'Été déchira le silence,
Et Dieu marqua ce cœur sublime pour son ciel.

Mars mil neuf cent vingt-huit. Voici les jours tragiques.
Pour conjurer la mort il reste le scalpel.
La blanche nudité d'une neuve clinique
Accueille le malade au calme évangélique.
La salle opératoire est là, sanglant autel.

Il entre, et je perçois dans ses yeux qui s'altèrent
Un sanglot de frayeur qu'aussitôt il contient.
Presque seul il s'étend sur l'étal de misère,
Et se livrant aux mains des docteurs il s'avère
Calme dans la douleur comme les grands chrétiens.

Puis ce sont les longs jours et les longues semaines,
L'immobile regard fixé sur un mur blanc.
Les lents après-midi aux lourdes nuits s'enchaînent,
Mais d'amis dévoués souvent la chambre est pleine.
Le maître est visité. Le père a ses enfants.

Temps d'attente, de paix fictive, de prière,
Monacale ambiance, optimisme ombrageux,
Grands espoirs de guérir clamés de voix trop claire
Et qui soudainement se heurtent aux frontières
D'un dosage de sang médiocre ou douteux.

Etiez-vous assurés d'éviter le naufrage,
Mon père, et par ces soirs fleuris et pluvieux,
Quand, passif, vous rêviez, la paix sur le visage,
N'aviez-vous, dans la zone où cesse le langage
Quelqu'invisible et grave entretien avec Dieu ?

Est-il vrai que la mort vous paraissait lointaine ?
Attendiez-vous vraiment le miracle promis ?
Quand, dans ce long couloir vous marchiez avec peine,
Ne vous disiez-vous pas que la science est vaine
Lorsque le flux vital hésite et s'amointrit ?

Un jour enfin la porte s'ouvre, on vous libère !
Par un chaud soir d'Été vous revenez chez vous.
Soulagé, non guéri, vous retrouvez vos pierres
Et vous vous étendez dans la grande lumière
Bercé par les jets d'eau fusant dans le ciel d'Août.

Et les jours, les derniers, peu à peu s'unifient...
Un rythme s'établit de soins et de repos.
Ce n'est pas le salut, c'est encore la vie...
Dans la tranquillité dont l'angoisse est suivie,
Ce sont les derniers pas de la source à l'enclos...

Oui, les derniers... Ce fut par une nuit brûlante
Que la mort, tout à coup, décida d'en finir.
Nous dormions. La campagne obscure et haletante
Mêlait à nos sommeils sa fièvre amollissante.
Soudain un appel fou : « Monsieur vient de mourir. »

Alors le grand château gémit ; ses murs frémissent,
Les escaliers sont pleins de terreur et de voix.
Le vieux Malheur surgit, drapé dans un cilice,
Et, réveillant partout d'invisibles milices,
Plante l'étendard noir à la cime des toits.

Voici donc arrivé le jour du Grand Silence.
Traits qui surent charmer, regard animateur,
Visage noble et fin, beau front d'intelligence,
Tout cela, lentement, à s'envoler commence
Et le Néant déjà s'est saisi de ce cœur.

Le corps est descendu dans l'antique chapelle ;
Et là, toute la nuit, par simple et haut devoir,
Nos quatre serviteurs le veilleront, fidèles,
Muets et recueillis, parfois frôlés par l'aile
D'une chauve-souris voletant dans le noir.

L'horloge comptera les heures. La rivière
Au loin murmurer dans les prés vaporeux.
L'aube enfin peu à peu pâlera les verrières,
Et quand apparaîtra le matin de lumière,
Les cloches sonneront l'instant du grand adieu.

Souvenirs çà et là blottis
Dans les placards et les armoires ;
Manuscrits, parchemins, grimoires,
Bout du monde de la mémoire,
Témoins des âges engloutis.

Je vous découvre et vous exhume
Dans un coin désert du château.
Ayant mis mon père au tombeau,
C'est le berceau de son berceau
Que je cherche parmi la brume.

Je cherche les noms très lointains
Des nobles pères de ses pères,
Et je trouble leur paix sévère
En secouant cette poussière
Qui recouvre tant de destins !

Peu à peu leur ombre fourmille
De noms que j'entendis citer ;
Et dans une demi-clarté
Je me rapproche à pas comptés
Des grands souvenirs de famille.

Je revois ceux dont les portraits,
Sertis en des panneaux de chêne,
Président dans le grand domaine,
Aux jours de joie, aux jours de peine,
A nos destins, à nos secrets.

Gens de robe ou bien gens d'épée,
Le recul des temps les grandit.
Et parmi les vieux manuscrits,
Ils défilent dans mon esprit
Comme des héros d'épopée.

! * !
* * *

Doux artiste issu de leur race,
Goûtant peu l'étude des lois,
Eussent-ils compris tes émois,
Eussent-ils aimé tes envois,
Tes boutades, tes dédicacés ?

Eussent-ils goûté tes chansons ?
Tu souriais de leurs querelles,
De leurs bâtisses solennelles ;
Et tu construisais des tourelles
Qui narguaient leurs lourds étançons.

Leurs contrevents te faisaient rire,
Leurs contreforts te semblaient faux.
Tu rétablis croix et meneaux,
Au jardin fis jouer les eaux,
Sur le tout suspendis ta lyre.

Tu héritas leur dignité
Non leur hauteur un peu hautaine.
Roseau poussé parmi ces chênes,
C'est l'eau pure de ta fontaine
Qu'il te plut surtout de chanter.



En des cartons déjà poudreux
S'offrent à mes yeux curieux
Les témoins charmants et frivoles
Du temps léger des farandoles.

Je revois l'hôtel élégant
Et son grand salon or et blanc
Où l'on chantait les chœurs d'Armide,
C'est le temps rieur et splendide.

Soirs de musique, festivals
Sous les trois lustres de cristal,
Bruits de voix qui dans la nuit vive
Jusqu'à mon lit d'enfant arrivent.

C'est le temps du bonheur pimpant,
Le temps des fêtes s'échappant
En souvenirs dorés, sonores,
Du Passé comme d'une amphore.

Mais le beau char de la gaieté
A de noirs écueils s'est heurté ;
Et je vois mourir ma grand'mère
Sur la mort des temps de naguère.



Programmes, documents, lettres et souvenirs
Défilent sous mes yeux dans le profond silence.
J'exhume peu à peu, goûtant de m'en meurtrir
Les témoins émouvants de l'ancienne existence.

Je revois les concerts, les banquets, les succès
Allègrement glanés dans tant et tant de villes,
Et, des premiers lauriers jusqu'aux sombres cyprès
S'éployer largement ce beau talent tranquille.

Humbles harmoniums d'églises, voix d'enfants,
Cantiques dans l'encens des nefs illuminées,
Grandes orgues, torrent des accords triomphants
Roulant sous le berceau des voûtes étonnées ;

Fanfares, cuivres clairs sonnans dans le soleil,
Cantates, union des voix et de l'espace,
Paysannes chansons dont le bouquet vermeil
Réveille en nous le cœur multiple de la Race.

Partout se prodigua, joyeuse, sans compter,
Cette âme de poète auquel un Dieu propice
Accorda la faveur de sa sérénité
Jusqu'au terrible instant du dernier sacrifice.

Et tout cela naquit dans le repos charmant
D'une Périgourdine et claire solitude,
Entre le vieux clavier d'un piano d'étude
Et les quatre portraits de ses petits-enfants.

Sa pipe et son béret sont posés sur la table,
A peine perçoit-on le bruit que font ses doigts.
Au travers des vitraux la lumière des bois
Eclaire son beau front pensif et raisonnable.

Mon père, adieu ! Les jours vont succéder aux jours.
Vous ne serez pas là pour voir jaunir les trembles.
Devant la cheminée où vos enfants s'assemblent,
Vous ne reviendrez plus, le soir, vous attarder.

Je n'ai rien déplacé. Vos livres vous attendent.
Vos objets familiers disent : « Où donc est-il ? »
L'horloge est arrêtée, et l'armoire normande
S'étonne, ouverte encor, de ce très long exil.

Mais, du Nord, du Midi, des cités, des églises,
Arrive jusqu'à nous une douce rumeur.
Quelque chose de vous monte et se divinise
Dans le multiple encens des orgues et des chœurs.

C'est votre âme, mon père, allégée, extatique,
Qui libérée enfin des liens temporels,
Réalise à jamais par la voix des cantiques
La sublime union de l'Art avec le Ciel.

Henry DE LA TOMBELLE.

CAHORS, IMP. COUSSLANT (*personnel intéressé*). — 37.131